

JOURNAL DES ETUDIANS.

PRIX : (PUBLIÉ HEBDOMADAIREMENT.)

QUATRE SOUS.

1^{re} ANNÉE.]

Samedi, 2 Janvier 1841.

[No. 4.

SOMMAIRE.—Poésie :—*Hommage aux Abonnés.*
Nuit du nouvel an.—*Monsieur Pierre (fin).*—
Le ménétrier de Germund.—*Chant de mort du*
cavalier.—*Le ventriloque.*—*Saute, Jun de*
Kramer.—*Réflexions et Pensées.*—*Faits divers.*

POÉSIE.

HOMMAGE DU PETIT GAZETTIER A SES PATRONS.

LE PREMIER JANVIER, 1841.

Amis, d'un nouvel an nous saluons l'aurore :
L'autre a fini son cours.
Ainsi meurent les ans que le néant dévore,
Ainsi passent les jours !
Ainsi le tems jaloux sur ses pas nous entraîne
Vers le commun écueil
Où finit le bonheur, où finira la peine
De nos longs jours de deuil.
D'un souffle impétueux il flétrit nos jeunesse,
Notre espoir le plus beau.
Mais des cœurs affligés il bannit les tristesses
En ouvrant le tombeau.
Donc, ou joie ou malheur que le destin apporte
Dans l'obscur avenir,
Béniissions notre sort ; mauvais ou bon qu'importe,
S'il doit bientôt finir ?
Mais il écloit souvent pour nous sur cette terre
Un jour pur et serein,
Où nous pouvons cueillir des fleurs, comme au parterre,
Sur l'aride chemin.
La patrie, aujourd'hui plaintive et désolée
Par d'injustes malheurs,
Heureuse un jour peut-être, ou du moins consolée,
Oubliera ses douleurs.
Du sort des nations, dieu, le souverain maître
Sait punir et venger ;
Et sa puissante main qu'on ose méconnaître,
Punira l'étranger ! . . .
Silence au noir passé ! la fortune inconstante
Doit ramener enfin,
Après les tristes jours d'une inquiète attente,
Un plus heureux destin.

DU NOUVEL AN,

(RÉVÉLÉ PAR JEAN-PAUL RICHTER.)

Il était minuit, un nouvel an allait commencer. Debout près de sa fenêtre, un vieillard élevait vers l'éclatante, vers l'immuable voûte des cieux, des regards où se peignaient la tristesse et le désespoir ; quelquefois aussi ses yeux se fixaient sur la surface paisible et silencieuse de la terre. Nul mortel n'était comme lui privé de joie et de sommeil ; car près de lui était son tombeau couvert de la neige de la vieillesse, la verdure du jeune âge avait disparu. De ses richesses et de sa vie entière, il ne lui restait plus que des erreurs, des fautes, des malades, un corps usé, une âme flétrie, un cœur abreuvé d'amertume, une vieillesse succombant sous le poids du remords. Dans ses tristes moments, les jours heureux de sa jeunesse venaient s'offrir à lui comme de vains fantômes, et lui rappelaient cette délicieuse matinée dans laquelle son père, le conduisant sur le chemin de la vie, le laissait à l'entrée de deux sentiers. A droite est celui de la lumière, de la vertu : il conduit vers une région lointaine et paisible où règne une éternelle et brillante clarté ; région couverte de riants moissons et habitée par des anges. A gauche s'ouvre le chemin des ténèbres, le sentier rapide de l'erreur et du vice, qui va se perdre dans une sombre caverne dont la voûte distille le poison : là de hideux serpents font entendre leurs sifflements, là règne constamment une obscurité profonde dont une vapeur étouffante augmente encore les horreurs. La fougue de l'âge et l'irréflexion l'entraînent dans cette funeste voie.

Bientôt les serpents s'enlacent autour de sa poitrine, un poison brûlant tombe goutte à goutte sur sa langue ; il reconnaît alors dans quel abîme il s'est laissé emporter. Hors de lui-même, le cœur en proie à une douleur déchirante, il lève les regards vers le ciel, il s'écrie : O mon Dieu ! rendez-moi les jours de ma jeunesse ! O mon père ! reconduis-moi à l'entrée des deux sentiers ! je te promets, je te jure de faire un meilleur choix.

Mais depuis long-temps son père et sa jeunesse étaient loin de lui. Il vit des feux follets s'agiter sur la surface des marais et s'éteindre dans le cimetière, et il dit : Ce sont mes jours de folie. Il vit une étoile se détacher du ciel, brûler un instant dans sa chute, et s'éteindre sur la terre. C'est l'histoire de ma vie ! s'écria-t-il. Et son cœur saignait, et le serpent du repentir dévorait sa poitrine et enfonçait son dard au fond de ses blessures.

Dans le trouble de son imagination, il voit des somnambules voltiger sur les toits ; le moulin à vent élève ses bras menaçants, et semble vouloir l'écraser ; et au fond d'un cercueil entr'ouvert, il aperçoit un spectre solitaire qui se revêt insensiblement.